Scène 1

Comment peut-on ne pas adorer Verdi ? Je ne connais rien de plus remarquable que son Aida. Chaque accord et chaque phrase parlent. Je crois vraiment que l'on comprendrait et le sens de la pièce, et dans quel pays cela se passe, et tout enfin, sans voir la scène et sans entendre les paroles. C'est dans ce sens-là que je place Aida plus haut que toutes les musiques du monde. Et aussi quel charme, quelle force. Vous savez, je n'en parle pas au point de vue savant, je ne saurais pas et ce saurait dommage. On est plus, on jouit plus, ne sachant pas comment c'est fait. C'est ce soir, en jouant des airs d'Aida sur mon piano que j'en raffole. J'avais oublié la musique... la musique dispose à la vie, à la gaîté, aux larmes, à l'amour enfin, à tout ce qui agite, contente et tourmente. Je m'appelle Marie, j'ai 22 ans.

Go (Noin Des Noin Go M1

Scène 2

Pas une âme vivante avec qui échanger une parole ! La famille ne suffit pas à un être jeune comme moi.

Crand-papa est certes un homme éclairé, mais vieux, mais aveugle, mais agaçant avec son domestique Triphon et ses plaintes éternelles contre le dîner.

Maman a beaucoup d'esprit, peu d'instruction, aucun savoir-vivre, pas de tact, et son esprit est rouillé et moisi à force de ne jamais parler que des domestiques, de ma santé et des chiens. Ma tante est un peu plus polie, elle impose même à qui ne la connaît peu.

Passer une soirée en famille, mais c'est pour l'esprit ce qu'un arrosoir est pour le feu !De quoi parle-t-on ? Des misères de ménage, ou comme régal de quelques potins ! Les arts, l'histoire, de cela on n'entend même pas le nom. Je me sens peu à peu abrutir. Je ne fais rien. Je m'ennuie. Je me sens peu à peu enveloppée de la toile d'araignée qui couvre tout ici. Mais je me débats, je

Me voilà en Faust. Un bureau antique allemand, devant lequel je suis assise, des livres des cahiers, des rouleaux de papier... Où est le diable ? Où est Marguerite/? Hélas le diable est toujours en moi : Ma folle vanité, voilà le diable. Cette ambition non justifiée !
Pourquoi ai-je donc étudié, tâché de savoir plus que les autres

femmes, me piquant de savoir toutes les sciences ? J'ai des notions de tout, pour tout lire, tout ce qui est intéressant. Il est vrai que quand je m'y mets je trouve tout intéressant. Et cela me donne une vraie fièvre.

Pourquoi donc avoir étudié, pensé ? Pourquoi le chant, l'esprit, la beauté ? Pour moisir, pour mourir de tristesse ? Ignorante, brute, je serai peut-être heureuse. \rightarrow (3)8

J'ai passé la journée à visiter un palais avec ma tante que ça embêtait et qui, tout en gardant une contenance indifférente, tâchait de tricher. Si je n'avais entendu parler le guide, elle

m'aurait escamoté les caveaux ! -Pour ne pas me fatiguer, et puis des cercueils, c'est affreux. - Quel ennui de faire ce voyage comme ça !

Je comprends qu'on soit heureux de vivre en famille, et je serais malheureuse seule. On peut aller faire des achats en famille, aller au bois en famille, quelquefois au théâtre ; on peut être malade en famille, faire des cures en famille, enfin tout ce qui est de la vie intime et des choses nécessaires, mais voyager en famille ! ! ! C'est comme si on prenait plaisir à valser avec sa tante. C'est ennuyeux et même quelque peu ridicule.

Note Bolance en nene temps = 60 Avoir vingt ans, être homme et en possession de dix mille francs de rente, je donnerais tout pour cela.

Ce que j'envie, c'est la liberté de se promener tout seul, d'aller de venir, de s'assoire sur les bancs du jardin des Tuileries et surtout du Luxembourg, de s'arrêter aux vitrines artistiques, d'entrer dans les églises, les musées, de se promener le soir dans les vieilles rues ; voilà ce que j'envie et voilà la liberté sans laquelle on ne peut pas devenir un vrai artiste.

Vous croyez qu'on profite de ce que l'on voit quand on est accompagnée ou quand pour aller au Louvre, il faut attendre sa voiture, sa demoiselle de compagnie ou sa famille ? Ah ! cré nom d'un chien, voilà quand je rage d'être une femme ! Je vais m'arranger des habits bourgeois et une perruque, je me ferai si laide que je serai libre comme un homme. La pensée est enchaînée par suite de cette gêne stupide et énervante ; même en me déguisant, en m'enlaidissant, je ne suis libre qu'à moitié libre et une femme qui rôde est une imprudente.

Et en Italie, et à Rome ? Allez donc en landau voir des ruines ! -Où vas-tu Marie ?

-Voir le Colisée.

-Mais tu l'as déjà vu ! Allons au théâtre ou à la promenade, il y aura foule.

Et cela suffit pour que les ailes tombent.

C'est une des grandes raisons pour lesquelles il n'y a pas d'artistes femmes. Crasse ignorance / Ce n'est pas la peine de parler! D'ailleurs, je crois qu'on a raison de rire. Les femmes ne seront jamais que des femmes!

Mais pourtant... Si on les élevait de la même manière, l'inégalité que je déplore serait nulle et il ne resterait que celle qui est inhérente à la nature même.

Eh bien ! Quoi que je dise, il faut crier et se rendre ridicule pour obtenir cette égalité dans cent ans.

Moi, je tâcherai de la donner à la société en lui montrant une femme qui est devenue quelque chose, malgré tout les désavantages dont la comble la société.

Soyez bonnes filles, bonnes mères de famille ! me dites (ous) Manu pre bornez là votre horizon. C'est cela, crétinisez-vous ! Je suis l'une et si je ne le suis pas ce pas de ma fautc, je serai l'autre quoi qu'il advienne, mais je suis trop pour que cela me suffise.

Je n'ai de la femme que l'enveloppe, et cette enveloppe est diablement féminine, quant au reste, il est diablement autre chose...

vol 2

Un homme se marie, il prend une femme qu'il aime ou une ménagère, le complément de sa vie assise, le couronnement de l'édifice, il organise sa maison en quelque sorte et la femme est à lui.

Mais moi je ne veux pas être cette femme-là, c'est moi qui suis l'homme illustre, et alors comment faire? Rester libre?

Si j'étais homme, je passerais ma vie à l'écurie, aux courses, au tir, au salon un peu, sous les fenêtres de ma belle et finalement à ses pieds. Mille aventures, des obstacles, des choses impossibles, des combats... Toutes les femmes seraient folles de moi, et comme à la fin des fins, je n'en aimerais qu'une, j'aurais rendu bien des gens malheureux.

Ma chère mère dit que l'on se tourmente et se tracasse tant qu'on n'est pas fixé par l'amour. Je m'étonne pourquoi elle ne dit pas que je cesserai de vouloir voir du monde lorsque je pourrai coucher avec un homme. Je voudrais parler encore plus salement de mon exaspération.

Si j'étais homme, j'aurais été un franc noceur, car les hommes ne sont pas obligés de résister…aux bêtises qui passent par la tête. Et puis, c'est si passager, on n'en parle jamais du reste, personne ne l'avoue.

Est-ce qu'il y en a vraiment de ces marbres qui n'ont jamais été traversés par quelque aspiration vulgaire? Je ne le crois pas, moi. Car je vais vous dire des choses horribles, mais il y a des moments ou n'importe quel... n'importe quel...un peu passable, habit noir, placé derrière vous au spectacle, ou en face de vous dans un salon, peut vous faire passer par la tête des choses comme qui dirait inconvenantes.

Des celise pant bale de l'amour.

Dumas fils dit que les jeunes filles n'aiment pas mais...préfèrent, car les jeunes filles ne savent pas ce que c'est que... l'amour. Aussi où diable place-t-il, l'amour, Monsieur Dumas.

Et puis on sait toujours à peu près assez pour savoir.

Et puis, ce que Monsieur Dumas appelle l'amour n'est que la conséquence et le complément naturel de l'amour et pas du tout

une chose isolée et complète. « Conséquence inévitable souvent et sans laquelle il n'y a pas d'amour possible » dit le même Dumas et il appelle cela aussi la dernière expression de l'amour.

Ça je veux bien, mais dire qu'une fille ne peut pas aimer, c'est

Moi, je n'en sais rien, et pourtant je sens qu'il y a là quelque chose de repoussant avec un être désagréable, et qu'il y a là « la dernière expression de l'amour » quand on aime.

Maintenant, il y a aussi les idées folles qui vous passent par la tête, mais on sait bien ce que c'est... quand l'homme n'est pas repoussant, mais ça n'a rien à faire avec l'amour.

Mais quand on aime...c'est tellement différent.

Il m'attira vers lui...et m'embrassa sur la joue droite, au lieu de le repousser donc, je m'abandonnais à lui et lui mettant les deux

15 m

-4- Vol 1

bras autour du cou...Bigre !...il mit sa tête sur mon épaule en baisant le cou à gauche et quelle horreur ! j'ai été pour la première fois dans les bras d'un homme.

Je rassemblais toutes mes forces, et comme nos figures étaient excessivement proches l'une de l'autre, je pris une grande résolution et l'embrassai sur la bouche, moi qui jusqu'à présent ne l'avais même pas effleurée de mes lèvres.

Et ce premier baiser silencieux dura si longtemps que je tombai épuisée sur son épaule... 60 13 8 Scène 3

C'est aujourd'hui que nous déménageons au 71 des Champs-Elysées. Malgré tout ce remue-ménage, j'ai eu le temps de passer à l'atelier Julian, le seul sérieux pour les femmes. On y travaille tous les jours de huit à douze heures et d'une

heure à cinq heures.

Un homme nu posait, lorsque Monsieur Julian m'a conduite dans la salle.A l'atelier, tout disparaît, on n'a ni nom ni famille ; on n'est plus la fille de sa mère, on est soi-même, on est un individu et l'on a devant soi l'art et rien d'autre.

On se sent si content, si libre, si fier !

Enfin me voilà comme je voulais être depuis longtemps! Je l'ai si longtemps désiré que je ne crois pas encore y être.

Je veux tout me refuser pour le dessin. Il faut m'en souvenir c'est là, la vie. Par là je me ferai une indépendance et ce qui devra venir viendra. \rightarrow 60

Scène 4

Hier je me suis mise dans un bain très chaud, et j'ai craché du sang. Et ce matin à sept heures j'étais chez le docteur. Il m'a examinée, il m'envoie en cure, après on verra.

Mais j'ai là la lettre qu'il a écrite à son collègue. Je l'ai décachetée, il y est dit que... Je suis la malade la plus indisciplinée et la plus imprudente du monde. Il est si optimiste que je dois être bien bas.

Bon, il n'y a pas à se le dissimuler : je suis poitrinaire. Le poumon droit est assez abîmé et le gauche commence à s'abîmer un peu depuis un an.

Enfin je suis atteinte sans retour, mais je me soigne, et à fond. Je me suis brûlé les deux côtés de la poitrine et il faudra recommencer ces brûlures de temps en temps pour que je dorme. Enfin je me prolongerai, mais je suis perdue. C'est logique, mais c'est horrible. Il n'est pas question de guérir. J'ai l'air de pousser au noir, mais non c'est seulement vrai et il n'y a rien à faire.

Quand je vous sers des phrases attendries ne vous y laisser pas trop prendre. Des deux moi qui cherchent à vivre, l'un dit

toujours à l'autre : « mais éprouve donc quelque chose sapristi ! » Et l'autre qui essaie de s'attendrire est toujours dominé par le premier le moi spectateur qui est là en observation et absorbe l'autre.

Tiens ça m'amuse cette position de condamnée, ou à peu près. C'est une pose, une émotion ; je contiens un mystère, la mort m'a touchée du doigt ; il y a là un certain charme, c'est nouveau d'abord. Et pouvoir pour tout de hon parler de ma mort, c'est intéressant et je le répète ça m'amuse. Je suis moi-même attendrie en pensant à ma fin.

Non cela ne paraît pas possible. Nice, quinze ans, les trois Grâces, Rome, Florence, Berlin, les folies de Naples, la peinture, l'ambition, des espérances inouïes et pour finir dans un cercueil, sans avoir rien eu, pas même l'amour!

Je m'écrie dix fois par jour que je veux mourir, mais c'est une forme de désespoir. On pense, je veux mourir, et ce n'est pas vrai. C'est une façon de dire que la vie est horrible. Mais on veut vivre, toujours et quand même, surtout à mon âge.

Du reste ne vous attendrissez pas trop, j'en ai encore pour quelque temps. Je vous dis seulement que ma vie ne peut pas durer. Je suis cuite.

Je suis fâchée. Je n'ai pas pleuré. Je ne me suis même pas couchée par terre. Je suis calme. Je deviens calme, très tranquille, douce, je deviens Allemande, je tricote des bas, un bas qui durera toujours, car je ne sais comment faire le talon et je ne le ferai jamais, et le bas sera long, long, long...

L'art! Si je n'avais, dans le lointain ces quatre lettres magiques, je serais morte. Mais pour cela on a besoin de personne, on ne dépend que de soi. L'art! Je me le figure comme

personne, on ne dépend que de sol. L'art ! Je me le ligure commune grande lumière là-bas, très loin, et je marcherai les yeux fixés sur cette lumière.

Je prépare mon fameux tableau qui va être bien difficile à faire. Il faudra trouver un paysage dans le genre de celui que je me figure...et un tombeau creusé dans la roche...

Je voudrais pouvoir le faire plus près de Paris, à Capri, c'est tout à fait l'Orient, et pas si loin, un rocher quelconque. Mais il faudrait un vrai tombeau, il doit en exister en Algérie et surtout à Jérusalem. Un tombeau juif quelconque creusé dans la roche. Et les modèles ? Oh! Là-bas j'en aurai de magnifiques, et avec de vrais costumes.

Julian dit que c'est folie. Il comprend, dit-il, que les maîtres, ceux qui savent tout, aillent faire leurs tableaux sur place, car eux, ils vont chercher la seule chose qu'ils n'ont pas, la saveur, la vérité vraie ; tandis que moi, à qui il manque tant! Eh bien! mais il me semble qu'il me faut justement chercher cela puisque je ne pourrai avoir de succès qu'à force de sincérité. Comment veut-il donc que je me refuse cette saveur, moi qui ne puis rien avoir d'autre ou presque rien?

Et que signifiera ce tableau s'il était fait à Saint-Germain avec des juives de Batignolles et dans des costumes arrangés ?

60(26

Marie -6-

Tandis que là, je trouverai des vêtements usés, portés, vrais, et ces tons de rencontres donnent des choses que l'on ne peut faire exprès.

Mais le temps perdu du voyage ; quinze jours et quinze jours d'installation, total un mois. Je partirai le 15 septembre, j'arriverai le 22 ; le 10 octobre je pourrai commencer, je me donne trois mois...Une semaine pour mettre en place et dessiner, une semaine pour préparer. Le 24 octobre, je commencerai à peindre et au 1er novembre la tête principale sera faite. Le corps se fera jusqu'au 10 novembre. Le 11, je commencerai l'autre figure qui prendra dix jours. Les 27, 28, 29 et 30 novembre seront occupés à peindre les premiers plans. Je me donne dix autres jours pour le fond, ce qui m'amène au 10 décembre. Notez que j'ai calculé presque le double de ce qui est vraisemblable que je mettrai.

On ne devient pas grand peintre comme on le dit : outre le talent, le génie, il y a encore cet impitoyable travail mécanique.

Si je devenais un grand peintre, j'aurais le droit d'avoir des sentiments, des opinions devant moi-même, je ne me mépriserais plus en écrivant toutes ces misères ! Je serai quelque chose.

Scène 5

Voilà quatre ans que je me soigne chez les plus célèbres docteurs, et cela va de mal en pis. Depuis quatre jours, mes oreilles allaient bien, j'entendais bien, et maintenant ça recommence. Vraiment c'est à en devenir folle.

Sur mille cas, m'a-t-on dit, la surdité arrive une fois, et c'est justement moi ! Tous les jours on voit des malades de la gorge, des poitrinaires qui souffrent, qui meurent, mais qui ne deviennent pas sourds.

Quoi ! Ce n'était pas assez de tout ! Que je perde la voix, que je sois malade, il fallait encore ce supplice sans nom ! Et je suis torturée à tous les instants. Rougir devant les miens, sentir leur complaisance à parler plus fort. Dans les magasins, trembler à chaque minute ; là, ça passe encore ;, mais avec les amis toutes les ruses que j'emploie pour cacher mon infirmité, non, non, non, c'est trop cruel, c'est trop affreux, c'est trop épouvantable !

La peinture et les modèles ! Je n'entends pas toujours ce qu'ils me disent, et je tremble qu'ils parlent ; est-ce que vous croyez que le travail ne sent ressent pas ? Quand Rosalie est là, elle ${\tt m'}$ aide, seule je suis prise de vertige et ${\tt ma}$ langue se refuse à dire : « Parlez un peu plus fort, je n'entends pas très bien ! » Ah! misérable, ah! crétine, ah! vaurienne, ah! abominable, vaine, inutile, absurde, ennuyée, ennuyeuse, ridicule, faible, folle, lâche, sale, sale, sale!

ther ce soir, j'ai eu une attaque de désespoir qui allait jusqu'aux gémissements qui m'a poussé à noyer dans la Seine la pendule de la salle à manger. Dina m'a couru après, redoutant quelque projet

sinistre, mais ce n'était que la pendule. Elle était en bronze, avec un Paul sans Virgine pêchant à la ligne en très gentil chapeau. Dina est venu chez moi, la pendule semblait l'amuser fort, j'ai ris aussi. Pauvre pendule ! Je ne vois pas comment on ferait autrement. La colère ou le

chagrin passé, il faut redevenir comme avant. Le moment où l'on pleure n'a pas de rapport avec celui qui le suit, à moins qu'il ne continue, dans ce cas pleurez. Mais en général, si on a un grand chagrin, on dit que ce n'est pas convenable de rire. Pourquoi ?

Quant à la peinture, je suis en train d'apprendre beaucoup, je vois ce que je ne voyais pas ; mes yeux s'ouvrent. Je me hisse sur la pointe des pieds et ne respire pour ainsi dire pas, de crainte que l'enchantement cesse, car c'est un véritable enchantement. On espère enfin toucher à ses rêves, on croit comprendre ce qu'il faut faire, toutes les facultés sont tendues vers ce but effrayant ; un bon morceau de peinture non pas de la peinture de menuisier...mais de la chaire, tout ce qui chante... Libre à vous de décomposer les larmes, pour apprendre logiquement et scientifiquement de quelle couleur il faut les peindre. Moi je préfère les voir briller et les peindre comme je les vois, sans même savoir pourquoi elles sont ainsi et non pas autrement. J'ai un projet de sculpture. Aucune parole n'est échangée entre eux ; il s'en va ce bourgeois, retrouver son pays et ses affaires. Et Nausicaa reste sur le rivage à regarder s'éloigner la grande voile blanche, et lorsque tout, à l'horizon bleu, est désert, elle laisse tomber sa tête dans ses mains, les doigts sur la figure, dans les cheveux, sans souci de sa beauté, les épaules soulevées et le sein écrasé par ses bras, elle pleure, dans une pose qui doit exprimer toute l'horreur de l'abandon, du désespoir de cette femme laissée là, lâchement... Je ne sais pas dire, mais il y a là une rage d'impuissance, un abattement suprême à exprimer, qui empoignent complètement. Vous comprenez, elle est) Tana prelà un laisser-aller de tout l'être, la fin de tout ! On doit en faire quelque chose de terrible dans son calme, de désolé de profondément désolé... C'est la fin de tout ; la femme qui est là n'est plus que l'expression d'une douleur, c'est un drame immense, complet, effroyable. C'est la stupeur d'une âme où il ne reste plus rien... Il y a là, quelque chose de si humain, de si intéressant et de si grandiose, de si empoignant que l'on sent comme un souffle qui vous passe dans les cheveux. Et je ne le ferai pas bien ? Quand cela dépend de moi ? C'est quelque chose que je puis créer de mes mains, et ma volonté

passionnée, tenace, inflexible ne suffirait pas ? Le désir ardant, fou de faire partager l'émotion que je ressens serait insuffisant ? Allons donc, comment en douter ? Quelque chose qui me remplit la tête, le cœur, l'âme, les yeux et je ne triompherais pas des difficultés matérielles ?... Je me sens

capable de tout...

Il n'y a que si je suis malade....

+ 60 80 16

cêlie joue over les pieds

Scène 6

Je suis allée chez un grand docteur, un chirurgien des hôpitaux, inconnu et modeste, pour qu'il ne me trompe pas. J'ai eu pour la première fois le courage de dire : « Monsieur, je deviens sourde ! » Jusqu'ici j'ai usé de. « Je n'entends pas très bien, j'ai les oreilles bouchées, etc.. » Cette fois j'ai osé dire cette chose atroce, et le médecin m'a répondu avec la brutalité du chirurgien... Je ne guérirai jamais.... Enfin il dit que ça s'améliorera certainement. Je ne guérirai jamais... Il y aura un voile entre moi et le reste du monde. Le vent dans les branches, le murmure de l'eau, la pluie qui tombe sur les vitres...., les mots prononcés à voix basse.... Je n'entendrai rien de tout cela ! Comme presque tous les soirs, on a eu du monde à dîner. Je me dis : ces gens qui ne font rien et qui passent leur vie à dire des niaiseries ou de potins. Sont-ils plus heureux que moi ?... Une quantité de choses leur échappent : des riens, des subtilités, des reflets qui sont pour moi un champ d'observations et une source de plaisirs inconnus du vulgaire. Un passant, une expression d'yeux d'enfant ou de femme, une annonce, que saisje ? Quand je vais au Louvre, traverser la cour, monter l'escalier par le sillon tracé par des millions de pieds qui l'ont foulé ; ouvrir cette porte, et les gens que l'on y rencontre, on leur prête des histoires, on les suit dans leur être intime, on se représente leur vie en un instant ; puis d'autres pensées, d'autres impressions, et tout cela s'enchaîne et tout cela est divers. Il y a sujet à... Est-ce que je sais ? Et si, depuis que j'entends parfois mois bien, que je suis moins que tout le monde, il y a peut-être des compensations. Oh ! non. Tout le monde le sait, et c'est la première chose que l'on doit dire en me nommant : « Elle est un peu sourde, vous savez ? » Que cela arrive à un homme âgé, à une vieille femme, mais à un être jeune, vivant, vibrant, enragé de vie !!!

Scène 7

Dormi jusqu'à midi. Habillée à cinq heures. Déshabillée à six. Dîner de six à sept. Ennuyée de sept à huit et demie, tout en prenant du chocolat. Et à présent je vais dormir.

Scène 8

Il me semble que personne n'aime autant tout que moi : art, musique, peinture, livres, monde, robes, luxe, bruit, calme, rire, tristesse, mélancolie, blague, amour, froid, soleil ; toutes les saisons, tous les états atmosphériques, les plaines calmes de la Russie et les montagnes autour de Naples ; la neige en hiver, les pluies d'automne, les tranquilles journées d'été et les belles nuits avec des étoiles brillantes... j'adore et j'admire tout. Tout se présente à moi sous des aspects

atention W

Marie -9-

intéressants ou sublimes. Je voudrais tout voir, tout avoir, tout embrasser, me confondre avec tout et mourir, puisqu'il le faut dans deux ans, ou dans trente ans ; mourir avec extase pour expérimenter ce dernier mystère. Cet amour universel n'est pas un sentiment de poitrinaire ; j'ai toujours été ainsi. J'ai relu mes cahiers de 1875, 1876 et 1877. Je me plains là de je ne sais quoi ; ce sont des aspirations vers quelque chose d'indéfini. Je restais meurtrie et découragée, tous les soirs, me dépensant à chercher quoi faire avec fureur et désespoir. Aller en Italie ? rester à Paris ? me marier ? peindre ? que devenir ? En allant en Italie je ne serais pas à Paris, et c'était une soif d'être partout. Ce qu'il y avait là de force !!!

Homme j'aurais conquis l'Europe, jeune fille je me dissipais en excès de langage et en niaiseries excentriques. Misère ! Il y a des moments où on se croit naïvement apte à tout : si j'avais le temps, je sculpterais, j'écrirais, je serais musicienne ! C'est un feu qui vous dévore.

Mais si je ne suis rien, si je ne dois rien être, pourquoi ces rêves de gloire depuis que je pense ? Pourquoi dès que j'ai pu avoir deux pensées l'une à la suite de l'autre, dès l'âge de quatre ans, le désir des choses glorieuses, grandes, confuses mais immenses ?

Tout ce que j'ai été dans ma tête d'enfant !... D'abord j'ai été danseuse, danseuse célèbre que Pétersbourg adore. Tous les soirs, je me faisais mettre une robe décolletée, des fleurs sur la tête et je dansais dans le salon, très grave, pendant que toute la maison me regardait. Puis j'ai été la première chanteuse du monde. Je jouais de la harpe en chantant et on me portait en triomphe, je ne sais où, ni qui. Puis j'électrisais les masses par ma parole. L'empereur de Russie m'épousait pour se maintenir sur son trône, je vivais en communion directe avec mon peuple, jelui adressais des discours expliquant ma politique, et souveraine et peuple s'attendrissaient aux larmes. Et j'ai aimé. L'homme aimé m'a trahie et, s'il ne m'a pas trahie, il est mort d'un accident quelconque, une chute de cheval pour la plupart du temps, juste à l'instant où je sentais que je l'aimais moins. Alors j'en aimais un autre, mais tout cela s'arrangeait toujours très bien, très moralement, puisqu'ils mouraient ou me trahissaient. Je me consolais des morts, mais quand j'étais trahie, c'était un dégoût et un désespoir sans fin et ma mort Enfin dans tout, dans toutes les branches, de tous les sentiments et de toutes les satisfactions humaines j'ai rêvé plus grand que

> 60 M8 + 60 (44) 37

nature.

à 13" musique

Passer six ans à travailler, dix heures par jour, pour arriver à quoi : un commencement de talent et une maladie mortelle. Moi qui voulais vivre sept existences à la fois, je n'en ai pas un quart ! Je me sens faible.

Il me semble que je vais mourir.

Si on savait ce qu'il y a là-bas ! Mais on ne sait pas.... Du reste, c'est cette curiosité qui me rendra la mort moins

affreuse.

60 (47) à 27" de musique

\$3'69'

Solut Master 1

- Ex Soluts

- Noire luts - ex soluts - pais elle fact comme elle sent